

MICHAEL HALSBAND

Une simplicité

LUMINEUSE

MUSIQUE

WIDE OPEN LIGHT / Ben Harper / Chrysalis Records-Modular

Dix-huitième album studio pour Ben Harper. Une collection de chansons intimes, sur un mode minimal, comme pour en garder toute la force émotionnelle.

Le nouvel album de Ben Harper a été annoncé par un extrait largement diffusé sur les radios, ce qui pour une fois se justifiait tant « Yard Sale » est, dans sa simplicité, d'une beauté pétifiante. L'histoire est racontée de manière très visuelle, presque cinématographique. On en suit le déroulement à travers les yeux du narrateur, qui voit son amoureuse venir prendre ses affaires après avoir effectué un tri, ce qui fait ressembler la scène à un vide-maison (traduction possible du titre de la chanson) alors qu'une voiture dont le moteur tourne au ralenti l'attend dans la rue. Plus question dès lors de faire semblant que quelque chose peut encore être rattrapé, ni même espérer un dernier câlin d'adieu, il faut passer directement à la conclusion : « Je suis sûr qu'elle est partie pour de bon. » Une chanson parfaite dans sa construction, son instrumentation (deux guitares, dont celle de Jack Johnson en invité) et son interprétation sans pathos, mais avec une douceur qui dit à la fois la tristesse de la résignation et cet engourdissement des sens qu'elle procure et qui ressemble presque à de la sérénité.

« Yard Sale » annonçait aussi, au moins dans sa forme, la teneur d'un disque contrastant avec le précédent, *Bloodline Maintenance*, enregistré avec son groupe, The Innocent Criminals, et aux chansons très engagées. Ce qui ne signifie pas un désintérêt pour l'état du monde de la part de quelqu'un qui déclarait il y a un an vouloir quitter les États-Unis pour s'installer en France, ne supportant plus ni le racisme, ni la prolifération des armes, ni la décision de revenir sur le droit à l'avortement. « Tout cela est devenu trop toxique pour moi », déclarait-il au journal *Libération*.

Mais *Wide Open Light*, son dix-huitième album studio, que son auteur tient à présenter comme une collection de chansons, peut-être pour signifier qu'il ne faut pas y chercher de thème fédérateur, rassemble des compositions plus intimistes, dont quelques chansons d'amour, pas toutes malheureuses comme le montre le magnifique « Masterpiece » (« T'aimer est mon chef-d'œuvre »). S'il faut trouver une autre constante, ce sera dans une instrumentation acoustique et minimale, reposant essentiellement sur les guitares jouées en picking ou en slide. Comme un rappel de l'histoire de ce musicien qui a grandi dans un magasin d'instruments de musique et s'est très tôt familiarisé avec le blues, le folk, le gospel et la soul. Et qui, après trente ans de carrière, maîtrise au plus haut point l'art de la simplicité lumineuse. ● JACQUES VINCENT

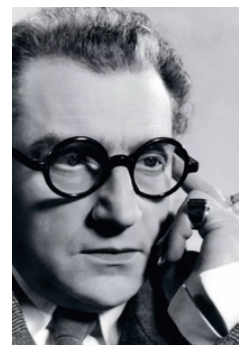
REVOIR Sacha Guitry

CINÉMA

Une rétrospective était consacrée à La Rochelle au réalisateur de *Faisons un rêve*.

Trop d'idées reçues circulent à propos du cinéma de Sacha Guitry : parce qu'on a trop vu ses films « historiques », qui ne sont pas ses meilleurs (*Si Versailles m'était conté*), ou parce qu'on l'associe à du théâtre filmé désuet. Bienvenue, la rétrospective que le Festival de cinéma de La Rochelle vient de lui consacrer, dans des versions restaurées, a fait tomber ces poncifs. *Le Comédien*, *Donne-moi tes yeux*, *Faisons un rêve*, *Mon père avait raison* ou *La Poison*, pour ne citer qu'eux, sont au contraire des films d'une modernité incroyable.

Au lieu de susciter une sensation de désuétude rigide, l'impression de légèreté domine, chaque mouvement de caméra ayant une grâce aérienne, y compris quand Guitry adapte à l'écran une de ses propres pièces. Les acteurs, dont les visages apparaissent souvent en gros plan (Jacqueline Delubac, l'inénarrable Pauline Carton, ou Guitry lui-même), par définition de nature cinématographique, jouent avec vivacité et servent des dialogues hilarants quand il s'agit de comédie, brillants si l'on veut, mais surtout plus subtils qu'on pourrait le croire. Nombre des films présentés à La Rochelle ressortiront le 1^{er} novembre. Nous y reviendrons alors largement. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF



DR

Vies HORS NORMES

CINÉMA

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS /

Fyzal Boulifa / 1 h 51

Fyzal Boulifa met en scène une mère et son fils, deux marginaux au Maroc.

Fatima-Zahra (Aïcha Tebbae) n'est pas seulement considérée comme une originale par sa famille, elle est aussi regardée dans la société marocaine comme une femme de mauvaises mœurs. Parce qu'elle se maquille généreusement et aime les hommes. Son fils de 17 ans, Selim (Abdellah El Hajjouji), va, lui, découvrir son homosexualité. Le deuxième long-métrage de Fyzal Boulifa suit la destinée de ce duo fusionnel marginalisé. Erratique, semé d'embûches et de rejets, leur parcours peut même devenir divergent. *Les damnés ne pleurent pas* est un drame social mettant en scène des personnages attachants. ● C. K.

GODARD reprise de souffle

REVUE

Un numéro de *Lignes* est consacré au cinéaste.

La mort de Jean-Luc Godard appelait des prises de parole, comme si le silence était impossible face à l'œuvre restant seule désormais. Parmi elles, le nouveau numéro de la revue *Lignes* intitulé « Jean-Luc Godard, encore et après », offre de multiples pistes de réflexion. Comme celle de Marie-José Mondzain, lumineuse, sur la citation chez JLG. On y trouve aussi des entretiens avec Caroline Champetier, Fabrice Aragno ou Nicole Brenez – elle-même autrice, cette année, de *Jean-Luc Godard. Écrits politiques sur le cinéma et autres arts filmiques, tome 2* (De l'incidence éditeur), qui ont accompagné Godard dans son travail. ● C. K.

Lignes, n° 71, « Jean-Luc Godard, encore et après », juin 2023, 256 pages, 20 euros.